

508
578

LA PIECE DE CABINET,

Dediée aux Poëtes du Temps.



A PARIS,

Chez JEAN PASLE', au Palais, à l'entrée de la Salle
Dauphine, à la Pomme d'Or couronnée.

M. DC. XLVIII.

AVEC PERMISSION.

HEM 281

LA PIÈCE

DE

CABINET

De la Bibliothèque des Poètes de l'Empire.



A PARIS,

CHEZ JEAN PASTEL, Palais National, à l'entrée de la Salle
du Dauphin, à la Tourne d'Or couronnée.

M. DC. XLVIII.

AVEC PERMISSION



A MESSIEURS
LES POETES.



MESSIEURS,

Cette Piece de Cabinet ne s'estime pas indigne de l'entrée des vôtres , & pretend quelque place parmy les curiositez d'esprit dont ils sont enrichis. C'est vne Bouteille qui parle , & qui raisonne, estant pleine de ce qui fait faire raison à la santé des plus grands Princes , d'une maniere bien plus douce que leurs canons, que l'on nomme leur derniere raison , ne la font faire à leur puissance. Et bien qu'elle ne parle qu'en gazouillant, elle ne laisse pas d'exprimer assez adroitement son origine , & les effects de la plus digne liqueur qui luy puisse acquerir de l'estime ; s'en acquitant neantmoins vn peu obscurément , pour cacher ses mysteres au vulgaire indiscret , qui a coustume de les profaner. Elle merite singulierement d'estre considerée, lors que comme vne autre Semele, elle porte dans ses flancs ce gentil Dieu de la ioye, & de la liberté, dont il a tiré son nom , à

qui les plus seueres Catons n'ont pas refusé leurs hommages, quand ils vouloient délasser leur esprit du soin des affaires publiques, ou du chagrin d'une trop profonde meditation. Elle n'a que des charmes innocens pour les honestes gens qui en vsent de mesme, & n'est pas complice des excez que commettent les brutaux quand ils abusent de ses dons, que l'on compte entre les principaux lenitifs des miseres humaines. L'Auteur de cette piece, qui ne vous est pas inconnu, se promet tant de vos bontez, qu'il s'assure que l'adresse qu'il vous en fait, ne vous sera pas desplaisante, & que vous agréerez la veneration qu'il voüie à vos belles qualitez par celle qu'il prend,

MESSIEURS,

De vostre tres humble, & tres-
obeyssant seruiteur,

CARNEAU.



LA PIECE DE CABINET.

STANCES ENIGMATIQUES.



OV S qui par le nectar de vos doctes mer-
veilles

*Adoucissez le fiel des plus fascheux ennuis,
Prenez le passe-temps d'entendre qui ie suis,
Et prestez à ces vers le cœur & les oreilles.*



*Je nais d'un fort brasier & d'un soufle traitable,
Et j'enfante sans peine un fruit qui tient du feu,
Qui par de vifs attraits s'acquiert un doux aueu
Pour forcer le donjon de l' Ame raisonnable.*



*J'ay fort peu de beauté, quoy qu'on me treuve belle,
N'ayant rien que le ventre & la bouche & le cou:
Toutesfois mon amour rend tant de monde fou,
Qu'aux plus paisibles lieux il seme la querelle.*

Pour sauuer des dangers le tresor que ie porte,
 Vn art industrieux m'arme iusqu'au gosier:
 Vne belle rissure ou de ionc ou d'osier,
 Compose mes habits de differente sorte.



L'on me void iusqu'au cœur quand ie suis toute nuë,
 Et l'œil qui me regarde, en moy mesme se peint;
 Mais si dans cet estat quelque estourdy m'atteint,
 Souuent du moindre choc il me brise & me tue.



Ie me plais neantmoins où ie suis harcelée,
 M'y voyant à la fin tout le monde soumis:
 Ceux que ie mets à bas, sont mes meilleurs amis,
 Et par fois nous tombons ensemble en la meslée.



Chez eux souuent ie meurs, souuent ie ressuscite,
 Perdant cent fois mon sang, le recourant cent fois;
 En me caressant trop, on se met aux abois,
 Et plus ie fais de mal, d'autant plus on m'excite.



Ie sçay comme Circé, l'art de metamorphose,
 Pour transformer l'esprit de tous mes Courtisans,
 Les rendant furieux, ou brutaux, ou plaisans,
 Selon que le climat, ou l'humeur les dispose.



L'anime l'Eloquence, & n'en suis pas pourueüe;
 Si l'on m'entend parler, ce n'est qu'en vomissant;
 Mes trop frequens baisers rendent l'homme impuissant,
 Et font errer ses pas en égarant sa veüe.

D'une humeur sans pareille un Dieu m'emplit le ven-
 Le teignant tour à tour des aimables couleurs (tre,
 De la rose & du lys les plus belles des fleurs :
 Et le rouge & le blanc sont chez moy dans leur centre.



Le pauvre me tenant quand ie suis ainsi pleine,
 Ne porte point d'enuie aux tresors de Cræsus,
 Et traissant des souliers, & des bas descousus,
 Il marche avec orgueil comme un grand Capitaine.



Avec mon elixir, le plus lasche courage
 Triomphe quelquesfois des plus braues Guerriers ;
 J'ay des foudres pour nuire aux plus dignes lauriers,
 Et pour faire un affront à leur illustre ombrage.



Sans moy ce Dieu fougueux qui preside à la Guerre,
 Verroit ses gens sans cœur errans à l'abandon ;
 Et ce doux Assassïn qu'on nomme Cupidon,
 Verroit ses traits sans moy plus fresles que du verre.



On void fort peu la ioye aux lieux d'où ie m'absente,
 Et l'on void la Sageesse où ie n'excede pas ;
 Ie preste à celle-cy quelquesfois des appas,
 Animant ses raisons d'une emphase puissante.



Caton, à ce qu'on dit, recherchant quelque pointe
 Pour attirer les cœurs à suivre ses discours,
 La faisoit mieux paroistre, & de mise & de cours
 Quand ma bouche s'estoit à la sienne conjointe.

Je me fais estimer la dixiesme des Muses
 Poissant les esprits sans beaucoup de façons ;
 Et les moindres Bergers font admirer leurs sons
 Quand mon enthousiasme enfle leurs cornemuses.



Je montre aux plus grossiers une amitié prodigue ;
 M'admettant à leur table ils joiissent de moy ;
 Là ie leur fais mesler tout à la bonne foy
 Aux gazettes du temps cent contes de la Ligue.



Je leur fais estaler d'une grace authentique
 Les guerres du passé, les sieges du present,
 Et leur fais penetrer en les subtilisant,
 Les desseins du futur par esprit prophetique.



Mais les ingrats pour moy n'ont qu'une amitié feinte,
 Puis qu'ayant espuisé mon sang & mes esprits,
 Ils ne me voyent plus qu'avecque du mespris
 Tant que d'un nouveau fruiët ie redeviene enceinte.



En effect, sans ce fruiët ie serois peu de chose,
 Et n'aurois pas sujet de beaucoup me vanter ;
 Mesmes il pourroit bien dans mes flancs se gaster
 Si l'on ne m'ordonnoit d'avoir la bouche close.



Je ne suis que la gaine où ce glaine liquide
 Recele sa valeur & cache sa beauté :
 Tant qu'il loge chez moy, i'ay de la vanité ;
 Lors qu'il en sort, ie pleure, & deniens toute aride.

Je porte en le portant , poison , & medecine,
 Selon que l'abus regne , ou la discretion ;
 Debitant le remede , & la corruption,
 L'offense , & ie gueris la teste & la poitrine.



C'est par luy qu'on me loüe , & que l'on me caresse ;
 Luy seul fait que mon nom est par tout reueré ;
 Et que tant de mortels d'un accent alteré
 M'iuuoquent au besoin , comme quelque Deesse.



Le Voyageur lassé , l' Artisan hors d'haleine,
 Et le Soldat recreu s'empressent pour m'auoir,
 Sçachans que mon genie a l'excellent pouuoir
 De resueiller la force , & d'adoucir la peine.



S'il faut faire un marché , l'on veut que ie m'en mêle ;
 S'il s'agit d'un contract , i'en conduis les ressorts ;
 Si parmy les plaideurs il se fait des accors,
 Pour les mieux affermir il faut que ie les seele.



Le malade en son liët où la fièvre le mate,
 Et le tient attaché d'un rigoureux lien,
 Souuent pour m'aborder rebute Galien,
 Et prise plus mon nom que celuy d'Hipocrate.



Plusieurs pour m'accueillir me font des sacrifices
 De langues , de jambons , de fromages pourris,
 Où l'on n'oit que mots gras entremeslez de ris,
 Et les plus doux encens n'y sont que des especes.

C

Tout ce que la débauche a pris pour ses amorces,
 Ces fusils de la soif, ces ragousts parfumez,
 Par qui les intestins sont enfin consumez,
 Donnent à mes attraits de merueilleuses forces.



J'ay par tout du renom, horsmis chez ces infames,
 Dont l'orgueil s'est armé des cornes du Croissant:
 Qui pour me tesmoigner un cœur mesconnoissant,
 Sont traistres à leurs corps aussi bien qu'à leurs ames.



Je triomphe en ces iours qui rameinent les festes
 De ce folastre Dieu que l'on feint deux fois né,
 Qui ne portant qu'un dard de pampre environné,
 Fit voir aux Indiens ses premieres conquestes.



Je n'ay pas moins d'honneur lors que la Canicule
 Respendant ses brasiers iusqu'aux lieux plus secrets,
 Fait que Diane suë aux plus fraisches forests,
 Et craint que Cupidon s'y glissant ne la brûle.



Alors mes bons amis prennent beaucoup de peines
 Pour éloigner de moy les rayons du Soleil,
 Et pensans m'obliger d'un plaisir nonpareil,
 Ils me font un beau lit de cristal des fontaines.



Flotant autour de moy cet element m'agrée,
 Mais ie souffre à regret qu'il penetre au dedans,
 Parce qu'il rompt la pointe à mes bouillons ardans,
 Dont un cœur abatu s'éveille & se recrée.

*La froideur me priuant de chaleur naturelle,
 Priue mes nourrissons de mes riches douceurs,
 Qui rauissent la gloire au ruisseau des neuf Sœurs
 En eschauffant l'esprit d'une fureur plus belle.*



*Mais quand les intestins debiles ou malades
 Se sentent menacez de quelques maux sanglans,
 Pour moderer le Dieu que ie porte en mes flancs,
 On me contraint par fois d'admettre les Nayades.*



*Ie ne scaurois pourtant treuuer bon ce meslange,
 Aimant mieux tenir seul ce Dieu qui me cherit,
 Et fait qu'en tant de lieux tout le monde me rit,
 Que tous les flots dorez du Pactole & du Gange.*



*Son odeur preferable au doux parfum des roses,
 Sçait donner à ma bouche un baume precieux,
 Pour qui les Dieux d'Ouide abandonnent les Cieux,
 Et font de meilleurs tours qu'en ses Metamorphoses.*



*Ils quitent le nectar que verse Ganymede,
 Pour celuy que l'on gouste en mes baisers charmans;
 Mesmes ce Jupiter le plus chaud des Amans,
 Contre le mal d'amour cherche en moy du remede.*



*Apollon degousté des liqueurs du Parnasse,
 Qui n'eurent qu'un cheual pour premier eschançon,
 M'appelle quand il fait quelque bonne chanson,
 Et pour bien entonner, ardemment il m'embrasse.*

*Cette eau de Castalie où l'on devient Poëte
N'inspire à ses poumons qu'un accent enrumé :
Mais quand il me courtise il se sent animé
D'un air qui rend sa voix plus divine & plus nette.*



*Les mignons de ce Dieu font par moy des miracles,
Et me doiuent l'honneur de leurs plus beaux desseins ;
Ma seconde vertu les produit par esseins ;
Et mon gazouillement leur dicte des oracles.*



*C'est erreur de penser que dans la Poësie
L'on puisse réussir à moins que de m'aimer ;
Tous ceux que mes appas ne peuuent enflammer
N'ont jamais qu'une veine infertile & moisie.*



*Ce Lyrique excellent de la Muse Romaine
Que Mecene appelloit le Pindare Latin ,
Eust-il pourueu ses vers d'un si fameux destin
Si ma douce fureur n'eust enrichy sa veine ?*



*Si tost que son esprit sentoit la pituite
Offusquer tant soit peu ses nobles fonctions,
L'accourois au secours de ses conceptions,
Dont il m'attribuoit la gloire & le merite.*



*Fuyant la medecine, & ses plus sçauans Maistres
Qui m'esloignoient de luy pour conseruer ses yeux,
Il iugeoit leurs amis, sots & pernicious
De mure au bastiment pour sauuer les fenestres.*

Si
589

Le copieux Ronsard, l'industrioux Iodele,
Le graue du Bellay, l'agreable Baif,
Le tragique Garnier, & Belleau le naïf
Me consultoient souuent comme Oracle fidele.



Desportes m'inuitoit à ses mignards ouurages;
Pentretenois Bertaud dans ses diuins élans:
Et pour faire des vers plus forts & plus coulans,
Du Perron me mandoit par quelqu'un de ses Pages.



Pour loüer un Vainqueur tout couuert de trophées,
Pour descrire un Amant nageant dans les plaisirs,
Et pour sonder un cœur iusqu'aux moindres desirs,
Mon odeur seulement les rendoit des Orphées.



Malherbe fut apres des premiers de la liste
De ceux que i'ay placez, parmy les Demi-Dieux,
Et si ie ne pouissois mon charme dans ses yeux,
Il n'en voyoit aucun dans les yeux de Caliste.



Racan, Maynard, Gombault, S. Aman, Theophile
Corneille, Scudery, Tristan, Mertel, Rotrou
Ont plus puisé chez moy de tresors par un trou,
Qu'Ilion n'en perdit cessant d'estre vne ville.



Par moy Faret, Beys, Colletet, Benfferade,
Des-marests, Mareschal, saint Alexis, du Rier,
L'Estoile, Maistre Adam, Robinet, Pelletier
Auoisinent les Cioux d'un autre air qu'Encelade.

Ce Malade plaisant , dont la folastre verue
 Dispute le laurier aux plus sages Auteurs ,
 Cet aimable Scaron est de mes amateurs ,
 Et pour me courtiser il quitteroit Minerve.



Lysis, quoy que Prelat, & Carneau quoy que Moine,
 Lors que leur veine cede à quelque infirmité,
 Cherchent plustost en moy la perle de santé,
 Qu'aux boüetes de cené, de casse, & d'antimoine.



Tous ces Heros du temps , dont les rares genies
 Tiennent ce que les Arts ont de riche & de beau,
 Ne pourroient pas sauuer leurs ceuvres du tombeau,
 Si ie ne gouvernois leurs doctes harmonies.



Ie suis vne des clefs du Temple de Memoire,
 Ie l'ouure aux bons esprits qui m'aiment sobrement,
 Et le ferme aux brutaux qui vivent salement ;
 Comblant ceux-cy de honte , & les autres de gloire.



Ie declare la guerre à la melancolie,
 Et fais leuer le siege à ses illusions,
 Pour remplir le cerueau de belles visions
 Qui donnent de l'esclat à ma douce folie.



Que ie suis obligée à cette illustre plante,
 Qui me fait renommer par son fruiët sauoureux,
 Et que ie veux de bien à ce Pilote heureux
 Qui logea tout le Monde en sa maison flotante!

219
591

*Ce Vieillard fut prudent de le mettre en usage
 Descourant le secret d'en faire une liqueur,
 Pour se vanger des maux d'un Element vainqueur,
 Et dissiper l'ennuy d'un general Naufrage.*



*Sans ce fruiet ie serois ainsi qu'un corps sans ame,
 Qu'une ame sans esprit, qu'un esprit sans raison,
 Qu'un debile arbrisseau planté hors de saison,
 Et qu'un fidele Amant éloigné de sa Dame.*



*C'est par luy que ie regne, & regis les puissances
 De l'Homme, qui se dit le Roy des animaux;
 Par luy ie suis l'arbitre & des biens & des maux,
 Des noyses & des ris, des combats & des danses.*





Sonnet sur le mesme sujet.

Q Vand par un double effort d'adresse & de courage
 Prométhée enleua du haut du Firmament
 Ce qu'auoit de plus pur le plus noble Element,
 Afin de donner vie à sa nouvelle image :



Il vid proche d'un muid plein de fort bon breuuage
 Bacchus tout ieune encore estendu plaisamment,
 Assoupy de vapeurs, ronflant profondement,
 Sans soucy des mortels, & sans crainte d'outrage.



Luy, voyant qu'il pourroit, sans troubler son repos,
 Le prendre adroitement, l'emporta sur son dos,
 Et pour luy preparer un sejour qui fust leste,



Il façonna mon corps comme un Ciel portatif,
 Clair, poly, transparent ainsi qu'un corps celeste,
 Pour y garder chez luy cet Illustre Captif.

PERMISSION D'IMPRIMER.

Il est permis à Iean Passé, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter un Poëme intitulé, LA PIECE DE CABINET, composé par le sieur CARNEAU, avec defentes à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de quelques qualitez & conditions qu'ils soient, de l'imprimer, ny contrefaire, à peine de trois cens liures d'amende, confiscation des exemplaires, & de tous despens, dommages & interests. Fait ce 14 May 1648.

Signé, DAVBRAY.